

COUP DE GUEULE



Paris devient laid, Paris devient moche, Paris devient froid et triste, Paris devient sale, peu sûr, livré à tous les trafics.

Paris est aujourd'hui une termitière du quart-monde. Paris ne chante plus, Paris ne rit plus, Paris ne bruisse plus ! Paris pue, Paris pète, crache, pétarade, Paris éructe...

Paris n'est plus à la fête et ne fait plus guère la fête !

Les Parisiens de souche d'origine modeste ont été bannis de leurs demeures, ruinés, éparpillés, parqués en banlieue ou en province. Deux cent mille appartements laissés vides appartiennent à des propriétaires qui ne les habitent pas.

Les artisans, les petits commerçants, les ouvriers libres et fiers de leur travail ont été ruinés, chassés, dispersés, relégués avec de misérables compensations pour être remplacés par des caissières de grandes surfaces, des industriels de la malbouffe, qui empoisonnent la nature, délabrent l'environnement, stérilisent les terres.

Pourtant, j'aime Paris, l'Ile de France, et leurs beaux restes, leurs îlots de résistance. J'aime les quelques résistants : *"Parisiens têtes de chiens, Parigots têtes de veaux"*, pour leurs sourires de plus en plus rares, leurs colères rentrées, même si chaque jour devant les désastres observés il y a de quoi s'étrangler de rage !

"Quand on voit ce qu'on voit et qu'on entend ce qu'on entend, on a bien raison de penser ce qu'on pense !" dit la sagesse populaire.

Un urbanisme de merde

Lorsque, il y a un demi siècle, Malraux entreprit de nettoyer Paris de la crasse accumulée sur ses façades, cela partait d'un bon sentiment.

Rendre aux rues parisiennes la splendeur blonde ou blanche de la pierre naturelle dont étaient bâties les maisons, n'était certes pas une idée complètement stupide.

Mais il eût fallu accompagner cet élan de propreté d'une obligation de maintenance de la beauté, de l'élégance, de la noblesse des rues et du paysage urbain et surtout d'un accompagnement éducatif, de leçons de civilité et de savoir-vivre pour les nouveaux venus !

Or, le parti pris moderniste de Malraux et des tristes conseillers qui l'entouraient, offrit aux spéculateurs de tout poil l'occasion rêvée de s'engouffrer dans la brèche ouverte par cette décision de rajeunissement. Non pour embellir la ville mais pour abattre, mutiler, saccager notre belle cité historique, en la défigurant à jamais !

Ce que le baron Haussmann avait pu oser faire, certes en mutilant l'antique cité, élaguant les rues trop étroites pour l'aérer, imposant une architecture nouvelle mais qui gardait un caractère humain, nos promoteurs véreux, incapables et prédateurs, l'avilirent en moins d'un siècle.

Il y eut des époques fastes dans notre histoire où l'on détruisait les masures et les taudis pour édifier à leur place des palais; des périodes où l'on assainissait les marécages, pavait les rues boueuses, où l'on implanta un réseau d'égouts, de canalisations d'eau pour l'amener à tous les étages; un temps où l'on améliorait la vie de la cité non seulement pour les nobles et les riches mais pour tous ses habitants, où la fée électricité fit de Paris la reine du monde.

Une cité harmonieuse

Un des secrets de cette harmonie résidait dans l'antique concept de demeure seigneuriale, d'hôtel particulier, de maison de famille.

La maison était plus ou moins grande, plus ou moins riche, mais elle abritait sous le même toit, toute une famille avec les gens qui la servaient.

Du seigneur du lieu jusqu'au plus humble palefrenier, de la maîtresse de maison à la plus modeste fille de cuisine, chacun y trouvait sa place, selon une hiérarchie acceptée par tous. Chacun occupait l'espace qui lui était réservé.

Lorsque la bourgeoisie industrielle et commerçante prospéra, elle se bâtit des demeures à son image, réservant la boutique du rez-de-chaussée à ses affaires et l'étage noble au second, avec balcon d'apparat et belle hauteur sous plafond, pour la famille. Valets, commis et domestiques logeaient sur place, sous les toits, dans les communs ou au-dessus des écuries.

Après la Révolution et la Commune, mais surtout après la Grande Guerre, la demeure traditionnelle périclita, la surface des appartements rétrécit, faisant place au concept de "maison de rapport" où le propriétaire ne faisait plus suer le burnous qu'à sa domesticité ou à ses employés, mais tirait profit de locataires parqués dans des ghettos.

Au fil du temps, des guerres, de la régression de la morale, le très riche se refusa d'habiter sous le même toit que le pauvre. Le patron fit construire de tristes "maisons ouvrières", des ghettos sinistres où entasser ses esclaves. Le commerçant ne logea plus ses commis, le patron ses employés.

Après la seconde guerre mondiale tout s'accéléra.

De l'idée généreuse, gaullienne, d'offrir un logement décent avec un minimum de confort aux centaines de milliers de personnes qui croupissaient dans d'immenses bidonvilles, jaillirent les blanches cités HLM de banlieue, aux édifices de béton en forme de tours ou de barres, fourmilières humaines n'abritant que des pauvres, des immigrés, des laissés-pour-compte de la société de consommation, le *lumpenproletariat* qu'immortalisa Karl Marx.

Neuves, ces résidences avec ascenseur, chauffage central, eau courante, salles de bains et cuisines installées, étaient un merveilleux cadeau pour ces sans-logis. Nombreux sont ceux qui en furent très satisfaits, dont la vie fut transformée.

Mais, la formation, l'éducation, le savoir-vivre et la morale ayant été négligés, ces immeubles certes un peu trop sonores, sans réelle beauté, furent très vite dégradés de l'intérieur par leurs occupants eux-mêmes. Les baignoires servirent de réserve à légumes, les balcons de poulaillers, les ascenseurs de poubelles, les pelouses transformées en décharges, et ce fut vite l'horreur pour les innombrables habitants simples et modestes obligés de cohabiter avec ces hordes de barbares sauvages, illettrés et sales...

Voilà comment, nos belles villes européennes devinrent des cités de cauchemar !

Droit au logement opposable

Aujourd'hui, avec le "droit au logement opposable" et la construction de milliers d'habitations nouvelles, moches, bâclées, au cœur même de nos cités souvent réhabilitées à grands frais, on va nous refaire le coup d'il y a cinquante ans avec les bidonvilles ! L'on impose déjà à chaque municipalité de construire 20 % de logements sociaux ! Mais comment et à quel prix ? Pour y loger qui ? Les démagogues souhaitent métisser l'habitat comme ils ont voulu métisser les habitants ! Diviser pour régner !

Un seul candidat à l'élection présidentielle de 2007 propose une solution intelligente : édicter une loi obligeant tout architecte, tout promoteur, tout organisme à bâtir des résidences comportant des studios, des chambres indépendantes, des appartements de deux ou trois pièces à loyer modéré pour locataires modestes dans le même immeuble que des appartements pour classes moyennes ou résidents de luxe. En imposant au rez-de-chaussée des espaces pour commerces de proximité et de bureaux, voire des ateliers réservés aux artisans ou aux artistes, des locaux associatifs, un quartier renaît.

Cette formule mettrait sans doute un terme à la ghettosisation urbaine, aux communes dortoirs, au profit d'une souhaitable mixité naturelle et non imposée. Le tout, *placé sous la sauvegarde des citoyens*, selon la belle formule helvétique !

A condition bien sûr de n'y accepter que des familles assimilables, parlant notre langue, adoptant nos mœurs, des familles civilisées, respectueuses de l'environnement et de leur voisinage, sachant gouverner leur progéniture, quelle que soit leur origine ou la couleur de leur peau, et de pouvoir les expulser, le cas échéant, à la première dégradation, à la moindre incartade ou incivilité, sans jugement ni recours...

Mais je rêve ! La démagogie de droite et de gauche ne souhaite pas la paix sociale, l'harmonie entre les citoyens. Elle veut tenir les citoyens sous pression, donc pas de villes belles où l'on travaille paisiblement et l'on peut se promener en sécurité ! Pour maintenir ses privilèges et son monopole, l'*Establishment*, a besoin de l'argent sale des

trafics, de la mise sous tutelle de la population, de sa décervelation par la télé.

Les princes qui nous gouvernent ne veulent pas de citoyens libres mais des esclaves soumis, des lèche-culs et des lèche-bottes, en attendant l'instauration de la police des cœurs et de l'inspection générale des consciences !

La beauté libère, la laideur inhibe !

Gaspard Vidal

JULIEN GREEN



La Cité sans visage

Dans son *Journal*, à la date du 1er décembre 1961,

Julien Green écrit :

«Le monde de demain, on ne peut l'envisager sans inquiétude quand on voit peu à peu se détruire le monde qu'on a connu et aimé.

Paris est voué à de tels changements que sa physionomie actuelle, déjà altérée, va devenir méconnaissable avant vingt ans. Le jeune Français d'aujourd'hui ne veut plus du tout du passé. Aussi des rangées de magnifiques hôtels vont-elles s'abattre pour faire place à la cité sans visage. Mais il est vain de se lamenter. Le petit décor qui est le mien, cette bibliothèque où j'écris fait déjà partie d'un monde à jamais disparu.»